

Introduction

- I. Le fondement théorique de l'analyse néoclassique**
 - 1. La formalisation des phénomènes économiques**
 - 2. Les hypothèses macroéconomiques**

- II. Fonctionnement du modèle néoclassique**
 - 1. Equilibre sur différents marchés**
 - 2. Equilibre général**

- III. Portée du modèle néoclassique et ses limites**
 - 1. Traitement du chômage et d'inflation**
 - 2. Les politiques économiques**

Conclusion

Introduction

La théorie économique néoclassique ordonne le fonctionnement de l'économie autour de trois grands ensembles à savoir les **agents**, les **opérations** et les **marchés**. Elle analyse et cherche à démontrer l'efficacité d'une organisation économique fondé sur la libre concurrence, l'initiative individuelle et les mécanismes des marchés. C'est un ensemble des courants de pensée qui est né de la révolution marginaliste dans les années 1870 et s'articulant autour d'utilitarisme des agents. Les quelques écoles qui forme le socle de la pensée néoclassique sont : **l'école autrichienne** (avec C. Menger comme pionnier), **l'école Lausanne** (dont L. Walras et V. Pareto sont les principaux représentants), **l'école suédoise** (qu'on retient Wicksell, Ohlin...), **l'école anglaise** (avec W.S Jevons à sa tête), **l'école française** (Dupuit, Cournot...) **et l'école américaine** (qui est plutôt monétariste avec I. Fisher). Chacune de ces écoles a apporté d'une manière ou d'une autre sa pierre à l'édification et l'étalement de ce courant de pensée. Nous nous intéresserons plus ici sur celle de Lausanne du simple fait de sa contribution macroéconomique pour la théorie de l'équilibre général qu'elle a développé. Des multiples liens qui l'unissent à ses prédécesseurs ou controverses avec les autres courants de pensée, ce courant marque un tournant historique et continue à élucider les outils d'analyse économique dans leur complexité. C'est certes un prolongement de la pensée classique mais se distingue de celle-ci dans divers points. La rupture au niveau microéconomique entre ces deux courants de pensée débouche dans la méthodologie adoptée (théorie de la valeur travail, calcul à la marge jusqu'à la généralisation, analyse de la société et de l'activité économique...). La théorie néoclassique recouvre deux aspects dans son développement ; d'une part sa capacité explicative face à un contexte donné et d'autre part sa convergence méthodologique avec les autres courants afin de forger des outils analytiques nouveaux. Son principal apport à la macroéconomie jette son jalon au niveau de l'équilibre

général (équilibre Walrasien). Dans ce qui va suivre nous nous efforcerons à mettre en lumière l'apport de ce courant de pensée à l'émergence de la macroéconomie bon gré qu'il privilégie l'analyse microéconomique dans l'explication des phénomènes économiques. Pour cela cet exposé commence par un bref historique sur le fondement théorique de la pensée et poursuit sur son fonctionnement avant de finir au niveau de ses propositions sur les politiques économiques.

I. Le fondement théorique de l'analyse néoclassique

1. La formalisation des phénomènes économiques.

L'analyse néoclassique repose sur un certain nombre de principes selon lesquels l'agent économique est rationnel, il connaît mieux que quiconque ses préférences, et qu'il poursuit son intérêt particulier afin de maximiser son objectif avec le minimum d'effort. L'idée que défend ces principes est qu'en poursuivant son propre intérêt, l'agent contribue au bien-être général. Donc à une allocation optimale des ressources de l'économie qui sont supposées rares. Dès lors, l'analyse néoclassique se concentre sur la répartition efficiente de ces ressources entre les agents économiques. Cette allocation optimale se fait à travers l'échange volontaire des ressources entre les agents économiques, par l'intermédiaire d'un mécanisme de marché. Les prix des biens se forment sur les marchés et les agents économiques sont confrontés à ces prix qui sont des données sur lesquelles ils n'ont aucune influence. De ce fait quelques hypothèses sont nécessaires pour garantir à ces agents les conditions de réaliser leurs buts considérant toutes les contraintes auxquelles ils doivent y faire face. D'une vision normative de l'économie, les hypothèses du modèle sont :

- Rationalité des agents

- Le nombre importants des agents
- Concurrence pure et parfaite
- Gratuité et circulation parfaite de l'information sur le prix, mobilité des facteurs
- Flexibilité des prix
- La monnaie est un voile et ne joue aucun rôle, si introduite c'est pour exprimer le niveau général du prix.

L'importance de ces hypothèses tient au fait qu'elles permettent de décrire à l'aide d'un système d'équation, un modèle complet d'équilibre général. En se basant sur la théorie de l'échange, le modèle montre un double avantage lié à l'équilibre des marchés. D'une part l'obtention par chaque échangiste d'un maximum de satisfaction et d'autre part l'égalité entre les quantités offertes et demandées de chaque marchandise sur tous les marchés. La résolution du problème conduit à une situation d'équilibre grâce à un système de prix relatif. C'est pourquoi les théoriciens de l'équilibre général considèrent qu'il y en a m marchandises et n services producteurs échangés. Il y a donc nécessité de connaître comment se fixe le m quantités échangées par les agents et les m prix auxquels ils effectuent ces transactions. Du fait qu'une marchandise « la monnaie sert de numéraire » il y a donc $m-1$ prix à déterminer. Du côté de service producteur, il faut montrer comment trouver les n quantités vendues. Ce qui revient à résoudre $[2m + 2n - 1]$ (dont m quantités de marchandises vendues à $m-1$ prix et n quantités de services producteurs vendus à n prix de ces services producteurs) en prenant comme origine les conditions exigées pour que l'équilibre soit atteint sur l'ensemble des marchés.

2. Les hypothèses macroéconomiques

L'analyse en terme macroéconomique de ce courant de pensée reste toujours dans le cadre des marchés. C'est pratiquement les mêmes hypothèses que celles qui fondent son socle analytique qui s'élucident progressivement avec le

développement économique des Nations. D'une extrême abstraction, ces hypothèses ne sont vérifiées que dans un cadre purement théorique. Voulant rendre compte du niveau global d'emploi, des produits et des prix, ce courant aborde des hypothèses certes réductrices de la réalité mais assez complètes pour une étude des phénomènes complexes que sont les décisions des agents économiques. Il s'agit de considérer dans une économie donnée que :

- ✓ Les agents ont un comportement d'optimisation et des contraintes identiques. En effet, les consommateurs respectant leurs contraintes du revenu et de disponibilité des ressources cherchent à obtenir une maximale satisfaction dans les achats des biens de consommation. Pour ce qui est des producteurs, ces derniers cherchent à maximiser le bénéfice dans la production, résultat de leur investissement compte tenu de leur budget mais également de l'environnement économique régnant (à savoir le niveau technologique, disponibilité des ressources, qualification des ouvriers...). De l'identité des comportements, ils sont deux à deux sommable pour rendre compte la situation globale de l'économie.
- ✓ Pour éviter le problème d'agrégation des grandeurs hétérogènes, on considère qu'il n'existe qu'un seul bien dans l'économie et ce dernier est consommé, épargné et investi.
- ✓ Le bien ci haut est obtenu grâce à une combinaison des facteurs de production à savoir travail(N) et capital(K). La fonction de production représente la même technologie au niveau macroéconomique qu'individuel, à court terme on considère que le capital ne suit pas de variation.
- ✓ Le facteur travail est variable et le taux de salaire réel constitue la principale variable d'ajustement.
- ✓ L'offre de monnaie est à l'œuvre d'un organisme gouvernemental, ce qui revient à dire qu'elle est exogène.

- ✓ La monnaie est demandée que pour assurer la circulation des biens, l'égalité entre la quantité de monnaie émise et demandée s'effectue par l'ajustement du niveau général des prix(P).
- ✓ L'épargne est entièrement investit grâce à la flexibilité du taux d'intérêt réel. C'est à travers ce marché des titres ou les épargnants demandent des titres et les investisseurs en offrent qu'on se rend que le rendement du titre est au fait le taux d'intérêt réel.

Au vue des ces hypothèses, le travail revient à étudier les différents marchés isolément en se basant sur l'axiome « ceteris paribus ». L'étude de ces divers marchés permet d'avoir une idée sur le fonctionnement du modèle macroéconomique néoclassique.

II. **Fonctionnement du modèle néoclassique**

L'étude des équilibres partiels en macroéconomie revêt une importance particulière car elle permet de voir de façon nette la manière dont s'effectuent les confrontations des offres et des demandes et celle dont se forme le prix d'équilibre de chaque marché. Nous étudierons dans cette partie le marché du travail qui fixe le niveau d'emploi, le marché de monnaie qui fixe le niveau général du prix, marché des produits et le marché qui égalise l'épargne à l'investissement par le canal du taux d'intérêt. Nous construirons également l'équilibre global qui résume ceux des différents marchés.

1. **Equilibre sur différents marchés**

❖ **Le marché du travail**

Le marché du travail est le lieu de confrontation entre l'offre et la demande d'emploi. Avant de nous lancer dans ses caractéristiques, rappelons que dans une économie, la quantité totale de produit offerte dépend des facteurs employés (terre, travail, capital) ainsi que de leur quantité et leur productivité.

En courte période comme nous l'avons évoqué, le capital et la terre sont supposés être fixes, ce qui revient à dire que la quantité totale produite ne dépend que du travail. En termes mathématique cela s'exprime par la fonction : $y=f(N)$, une relation positive ou N désigne la quantité du travail employée et y le produit total offert en termes réels. C'est une fonction croissante car l'augmentation des quantités du travail fait augmenter le produit total.

La demande de travail émanant des entreprises relève d'un calcul économique. L'emploi d'une unité du travail additionnel apporte des recettes supplémentaires que l'on qualifie de produit marginal en valeur du travail (PmV_N). Ce supplément de recettes dépend du prix de vente unitaire des produits (P) et du produit marginal physique du travail (PmP_N), il est déterminé par la fonction $y=f(N)$. Il est utile de rappeler qu'en vertu de la loi de rendement décroissant lorsque N augmente le PmP_N diminue ce qui veut dire que le produit marginal en valeur (PmV_N) est une fonction décroissante de la quantité du travail employé. Cela veut dire :

$$\left. \begin{array}{l} f''(N) < 0 \\ PmP_N = \frac{y}{N} = f'(N), f'(N) > 0 \end{array} \right\} ,$$

En supposant que les entreprises maximisent leur profit, des apports de travail viendront s'ajouter tant que les recettes procurées par une unité supplémentaire de travail ($PmP_N * N = PmV_N$) dépasseront le cout marginal de cette dernière. Les entreprises demanderont des unités supplémentaire de travail jusqu'à ce que $PmP * P = W$ ou encore $PmP = W/P$ (avec $W =$ cout d'une unité de travail employée) c'est-à-dire que les apports de travail s'ajouteront jusqu'à ce que la valeur réelle de production marginale soit égale à leur rétribution réelle.

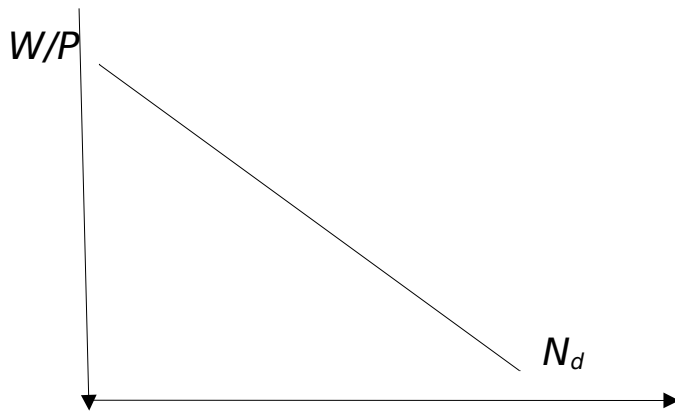


Figure 1 : fonction de demande de travail

N

L'offre de travail des salariés dépend du niveau de salaire et de l'importance qu'ils accordent à leur loisir. Lorsque les travailleurs considèrent plus le loisir, alors chaque heure supplémentaire de travail sera affectée à une désutilité croissante. En supposant que la désutilité est compensée par une rémunération croissante, on peut visualiser l'allure de la courbe sur la figure suivante :

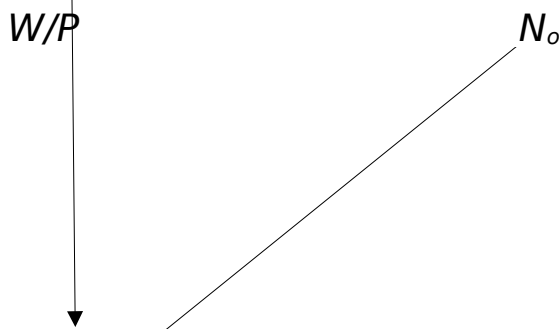


Figure 2

N

L'équilibre sur ce marché s'obtient lorsque la quantité offerte est égale à la quantité demandée. Sur la figure₃ ci-dessous, on peut voir N_o et N_d fonctions de l'offre et de la demande sur le marché du travail. L'équilibre sur ce marché est atteint pour le taux de salaire réel $(W/P)^*$ si le taux lui est supérieur ou inférieur, il y a déséquilibre et l'équilibre ne peut être atteint que par la flexibilité de salaire. La figure₄ montre que l'équilibre atteint pour le taux réel $(W/P)^*$ l'économie emploie N^* unités de travail et fournit une production égale à y^* ce qui donne un niveau de plein emploi.

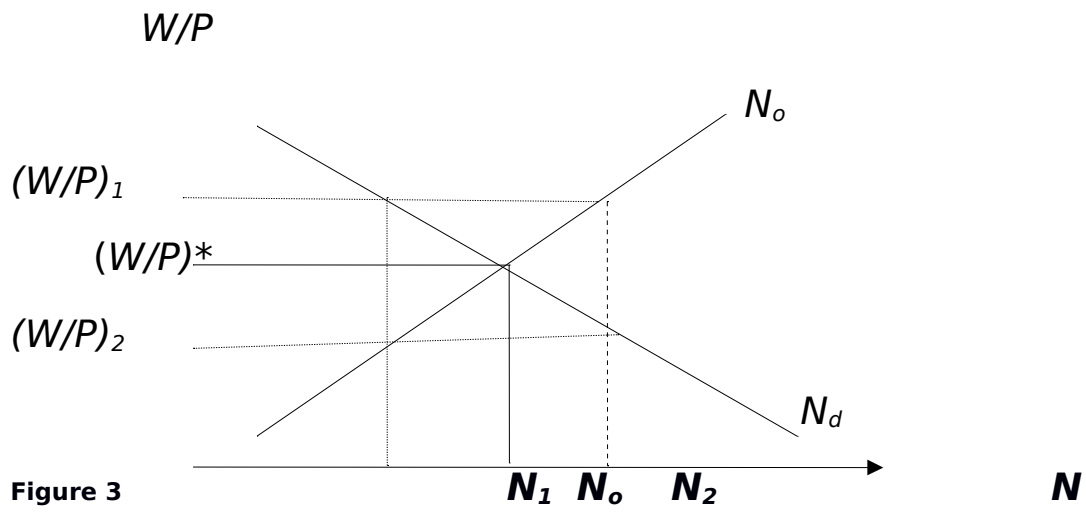


Figure 3

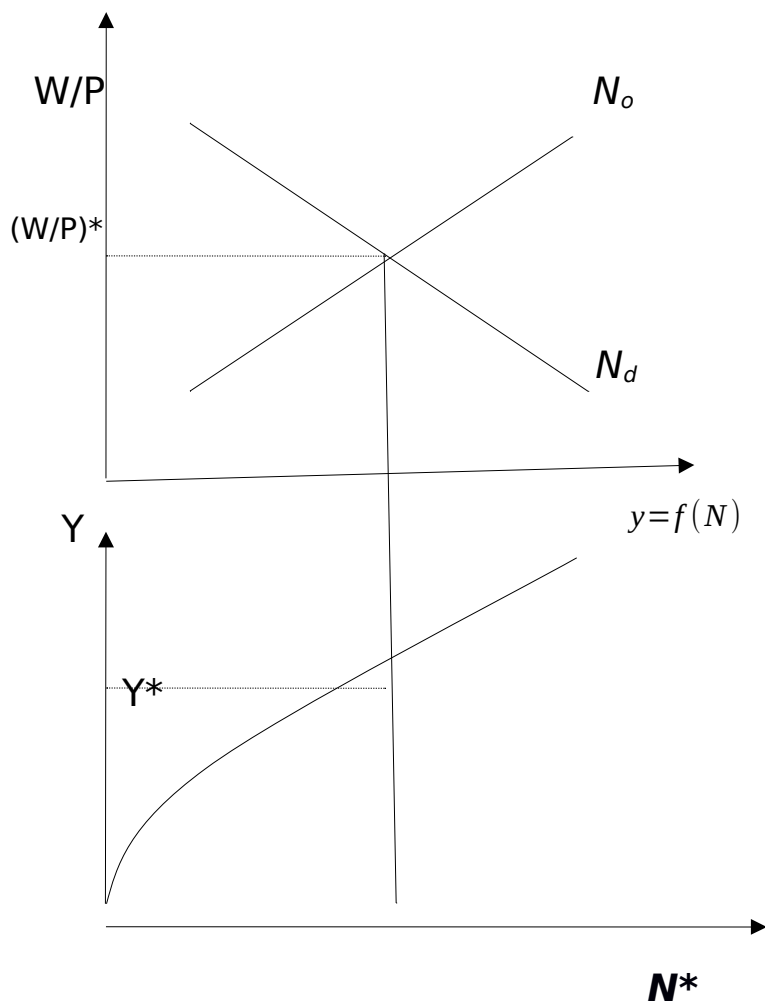


Figure 4
N

❖ Le marché de la monnaie

La vision néoclassique insiste sur le caractère transactionnel de la monnaie. En effet selon la théorie quantitative de la monnaie (TQM), celle-ci n'est pas détenue pour elle-même mais pour les biens et services qu'elle permet d'acquérir. Cette théorie repose sur une identité comptable comme le formalisent ses défenseurs c'est-à-dire que $MV=PT$. Autrement dit dans une économie, le montant des ventes est égal au nombre des transactions réalisées (T) multiplié par le prix moyen de celles-ci (P), et que le montant des achats est égal à la quantité de monnaie en circulation (M) multipliée par le nombre de fois que celle-ci change de main au cours d'une même période (V). Sur ce marché, l'offre de monnaie est supposée exogène car contrôlée par les autorités, on peut donc écrire : $M^s = M_o$. Quant à la quantité de monnaie demandée comme le défend les économistes de Cambridge, elle est proportionnelle au total de ressources de l'économie (Y =revenu national réel). En exprimant P le niveau de prix et k la proportion (exprimant le désir d'encaisses), on obtient l'équation

$$M^d = k PY \Rightarrow \frac{M^d}{P} = kY \quad \text{c'est une demande pour assurer}$$

uniquement les transactions et donc proportionnelle au prix (une variation du prix fait varier cette demande de monnaie).

A l'équilibre, on a $M^s = M^d$ Donc $M^s = k PY = M_o$

Comme on suppose connu Y puisque identique à la production totale la solution sera : $P = \frac{M_o}{kY} = P^*$. Il faut également noter

que k est égal à l'inverse de la vitesse V de l'équation de la TQM ($k = 1/V$), k est donc constant.

La quantité totale produite dépend de la fonction de production d'une quantité donnée de capital et du travail déterminée sur le marché du travail au taux d'un salaire réel. L'offre est exogène et ne dépend pas des prix, c'est donc pour cela elle est verticale. La demande globale dépend de quantité (M) détenue par les agents sous forme d'encaisse pour les transactions et elle est une fonction décroissante de prix. Considérée que la monnaie est un voile, revient à accepter le raisonnement suivant : toute hausse de M doit correspondre à une hausse de Y (c'est parce que les transactions économiques augmentent, que l'on a besoin de plus de monnaie). Si M augmente

indépendamment de Y , alors c'est p qui augmentera (une augmentation de monnaie qui ne correspond pas à une augmentation des transactions économiques, génère une hausse des prix, c'est à dire dans le langage courant, de l'inflation).

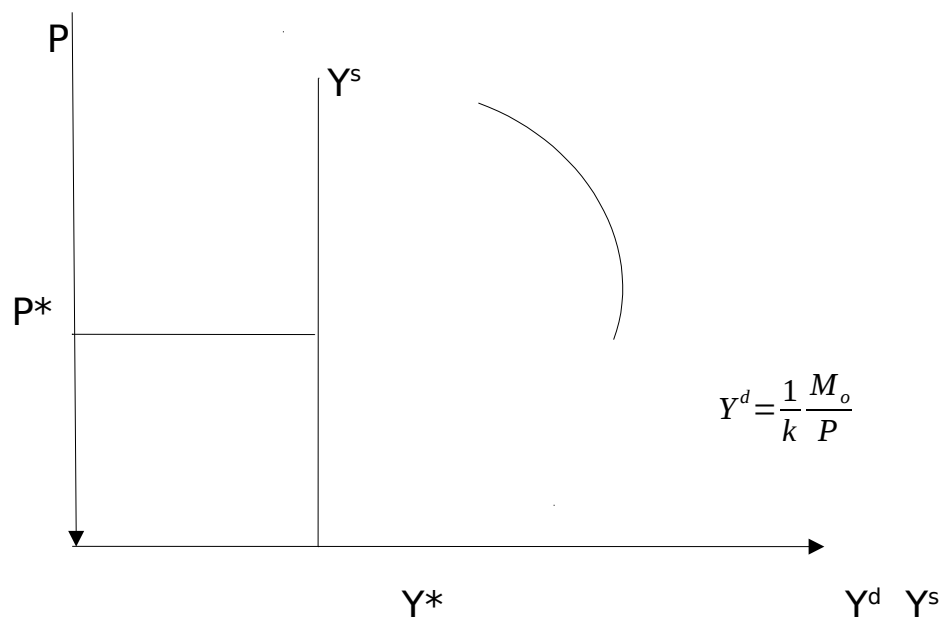


Figure 5

Dans ce modèle les prix varient jusqu'à ce que l'égalité entre l'offre de monnaie et la demande d'encaisses réelles se réalise, ils serviront aussi à égaliser l'offre globale et la demande globale (marché des biens et service).

La connaissance des prix permet aussi d'exprimer les valeurs en termes nominaux.

Ayant déterminé les caractéristiques d'équilibre sur les marchés de l'emploi et de la monnaie, il va falloir savoir la structure de dépenses pour pouvoir saisir les conditions d'équilibre sur le marché des titres.

❖ Le marché des titres.

Ce marché est aussi connu marché d'épargne et d'investissement. L'offre et demande dépendent donc des intentions des épargnants, demandeurs de titres (les ménages) et des investisseurs qui offre les titres (entreprises). Comme le revenu des ménages est reparti entre consommation présente et future, la demande des titres découle donc d'un certain pari entre présent et l'avenir. Pour ce qui est de l'offre, les investisseurs font un arbitrage entre le rendement du capital et les intérêts (de l'emprunt qui a servit à financer l'investissement) qu'ils verseront. Ainsi l'investissement (I) et l'épargne (S) sont des fonctions du taux d'intérêt. Il sert de variable fondamentale déterminant l'équilibre entre offre et demande des titres.

$$I = f(r) \quad \text{et} \quad S = f(r)$$

L'investissement (I) dépend de rentabilité du capital confronté à son cout qui est le taux d'intérêt (r). On investit moins lorsque r croît, la fonction $I = f(r)$ est donc décroissante ($\partial I / \partial r < 0$). Cette rentabilité est mesurée en termes réels par sa productivité marginal, ce qui sous entend qu'elle décroît lorsque l'investissement augmente. Donc on investit jusqu'à l'égalité entre productivité marginale et le cout de l'investissement.

L'épargne (S) est une fonction positive du taux d'intérêt (r), autrement dit lorsque le taux d'intérêt augment, les ménages épargnent plus. Cela fonde l'hypothèse de préférence pour le présent selon laquelle, l'agent renonce à la consommation présente dans l'espoir de recevoir une quantité supérieure dans l'avenir. L'équilibre sur ce marché s'obtient lorsque : $I = f(r) = S = f(r) \Rightarrow I = S$

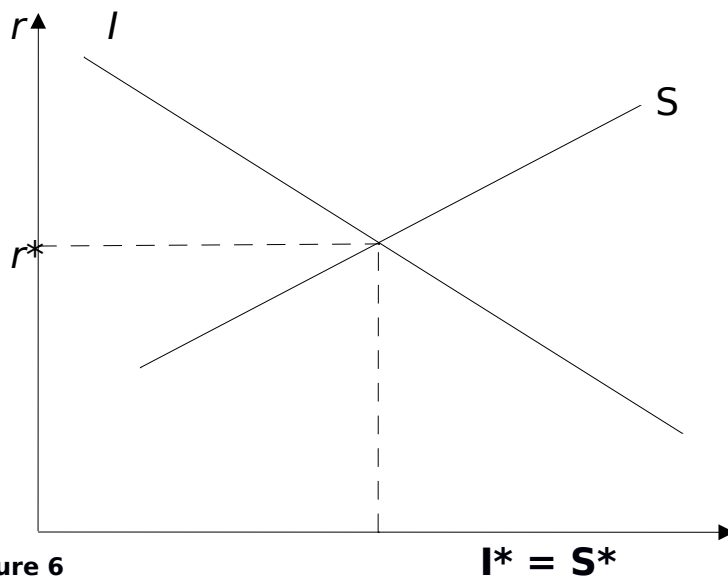


Figure 6

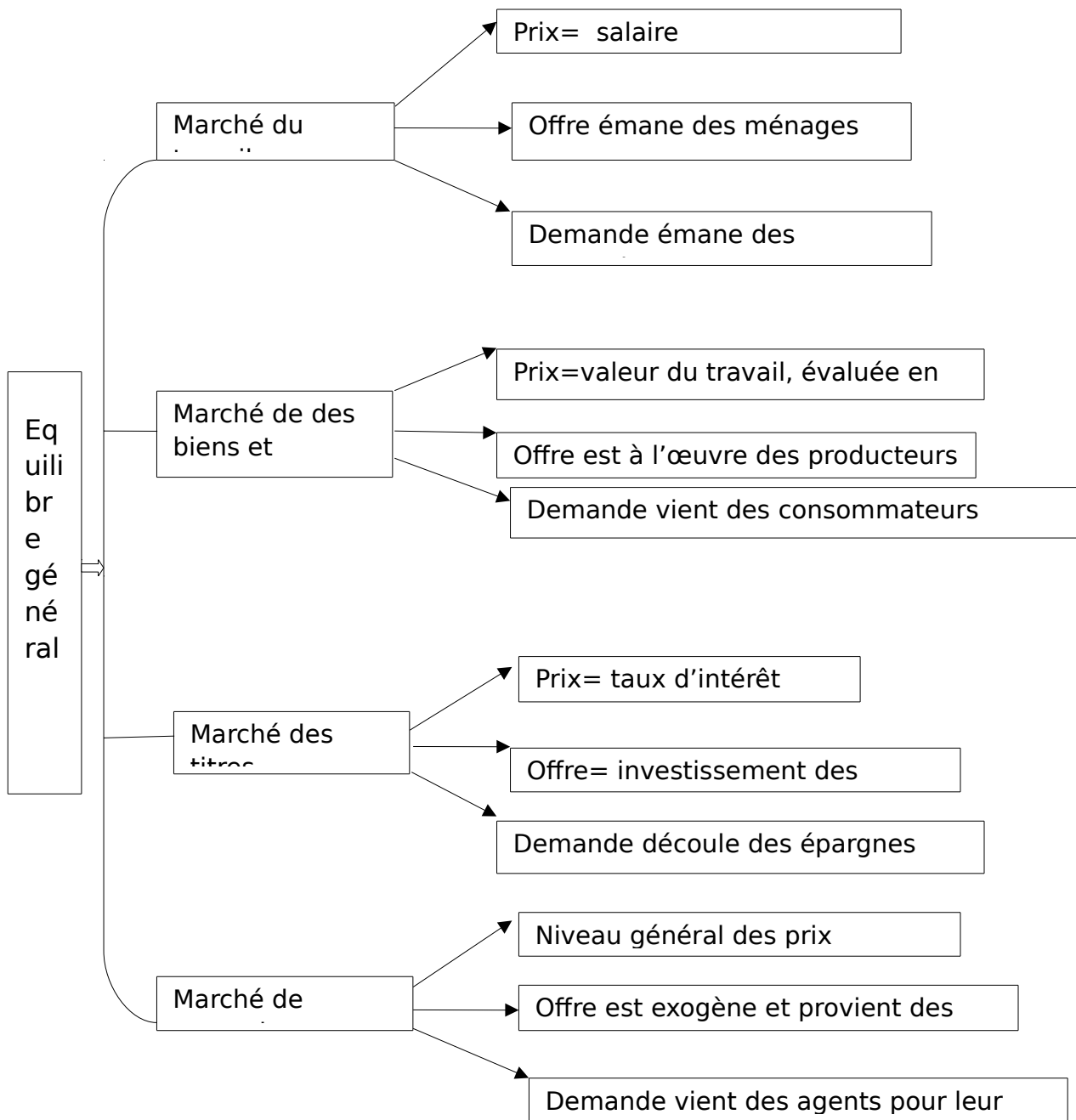
$I^* = S^*$

I S

La relation comptable en est $Y^s = C + I$ (encore $Y = C + S$) qui vaut la totalité de production nationale, c'est cette production qui est reparti entre consommation et investissement. Dans ces relations la consommation est un résidu de l'investissement ou d'épargne, elle n'a pas une grande dépendance avec le revenu. Le quatrième marché résume tous les autres car ayant une extrême dépendance avec ces derniers. En effet à l'équilibre sur le marché des biens et services, on obtient l'égalité entre l'offre globale et la demande globale. Or comme on vient de le voir la production totale sur le marché du travail donne le produit national, qui fait l'objet de demande des encaisses réelles en vue d'assurer la transaction. D'autre part le revenu perçu de la production est reparti entre consommation et investissement ou épargne ce qui entraine l'équilibre $Y^s = C + I = Y = C + S$ ou $DG = OG$ qu'on a déjà montré sur le marché de la monnaie.

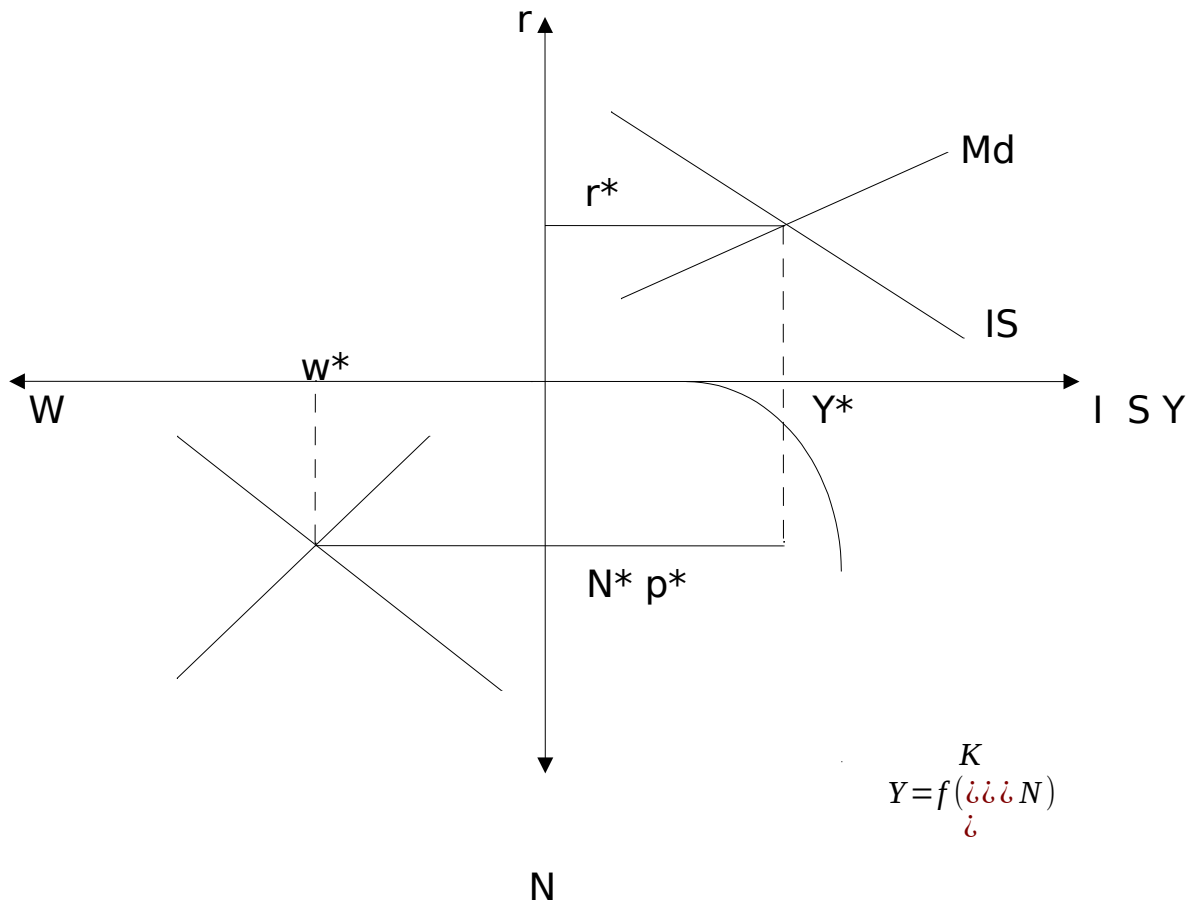
2. Equilibre général

Ici nous ne présentons qu'un résumé des équilibres partiels. L'équilibre général n'est en réalité que la formation d'un prix d'équilibre sur chacun des 4 marchés existants. Ces 4 marchés comme nous venons de les présenter peuvent être résumé dans le schéma suivant, On en retient que pour le néoclassique la flexibilité des prix assure l'équilibre sur tous les marchés.



Il est à remarquer que Les agents économiques sont à la fois demandeur et offreur sur l'ensemble des marchés. Les ménages par exemple demandent des produits sur le marché des biens, offrent leur force de travail sur le marché du travail, demandent des actifs financiers sur le marché des titres, demandent de la monnaie. La théorie néoclassique insiste sur

l'interdépendance des 4 marchés, en précisant (grâce aux égalités comptables emplois -ressources des agents) que l'équilibre sur les marchés du travail, de la monnaie et des titres, permet de conclure que le marché des biens et services est également en équilibre et assure les échanges dans des conditions optimales.



Le graphique résume une situation d'équilibre général comportant 4 marchés et mettant en œuvre une dizaine d'équations dont nous avons mentionnés quelques unes pour ne pas sortir de notre cadre d'étude.

III. Portée du modèle néoclassique et ses limites

1. Traitement du chômage et d'inflation

Le chômage vient d'un dysfonctionnement du marché du travail et l'inflation d'un excès moyen de paiement de transaction sur le marché monétaire. L'équilibre qu'on vient d'étudier est un équilibre de plein emploi en effet selon la vision néoclassique, sur les marchés la CPP règne ; et donc les prix sont parfaitement flexibles et les agents parfaitement rationnels. Les individus effectuent un arbitrage travail-loisir et les producteurs recherchent la combinaison optimale de leurs facteurs de production pour que leur profit soit maximal. Alors, en cas d'un déséquilibre du marché du travail, le taux de salaire s'ajuste automatiquement et sans délai pour égaliser l'offre et la demande de travail et si chômage y est, il ne peut qu'être volontaire ou frictionnel. Le premier, chômage involontaire ne pourrait donc s'expliquer que par une imperfection du marché du travail en général et une rigidité du taux de salaire en particulier, c'est-à-dire lorsque les individus refusent d'offrir leur travail jugeant la rémunération basse. Quant au second, le chômage frictionnel, toujours de l'imperfection du marché du travail vient du temps d'adaptation aux prix avant l'ajustement automatique prédit par le modèle. Ceci laisse entendre alors la liberté de marché qui sans intervention se régule automatiquement. Un éventuel chômage provoque à la fois une baisse du salaire réel et une augmentation de la productivité marginale du travail, d'où une élévation de la demande de travail par les entreprises et une réduction de l'offre de travail exprimée par les individus. Symétriquement, une chute de l'investissement sur le marché du capital provoque une baisse du taux d'intérêt réel et une augmentation de la productivité marginale du capital, d'où à la fois une élévation de l'incitation à investir des entreprises et une diminution de l'incitation à épargner pour les ménages. Sur le marché des biens et

services, une demande éventuellement insuffisante provoque une baisse des prix, d'où une baisse de l'offre et une augmentation de la demande parce que la valeur réelle des encaisses détenues par les agents est plus importante. Donc les néoclassiques basent leur théorie par formalisation de la loi de A. Smith « main invisible » et celle de J.B Say « la production ouvre de débouchés au produit ». Pour eux, les agents agissent rationnellement dans leur intérêt et en aucun cas la poursuite de leur intérêt ne perturbe le fonctionnement du marché. En cas d'un déséquilibre l'Etat n'a pas à s'immiscer car la flexibilité des prix assure une autorégulation des marchés. De l'autre côté, la croissance erratique de la monnaie peut aussi perturber le fonctionnement normal de l'économie. Cela veut dire que lorsque la masse de monnaie croît plus vite que ce vont acheter les agents cela engendre la hausse du prix. Pour cela les néoclassiques défendent le contrôle de la masse monétaire, c'est d'ailleurs pour cette raison qu'ils supposent son offre exogène (à l'œuvre des autorités). De toutes les façons, les prix s'ajustent à la hausse pour ramener le marché à la situation d'équilibre en admettant un certain taux d'inflation. Certains penseurs du courant néoclassique ont essayé de résoudre le problème d'inflation et du chômage. Mais ils montrent que quelle qu'en soit la durée du choc, qu'il vienne du marché de l'emploi, de la monnaie ou des titres, l'Etat n'a pas à s'ingérer car à long terme les prix (salaire, taux d'intérêt...) s'ajustent pour combler l'écart. Leur vision est qu'à long terme on doit admettre un taux de chômage naturel et que l'offre de monnaie doit être contrôlée pour éviter l'inflation. La problématique chômage inflation a conduit à des propositions en matière des politiques économiques.

2. Les politiques économiques

Le courant néoclassique raisonne en termes de laisser faire, cependant, ils reconnaissent l'intérêt que peut avoir une action de l'État minimale qu'elle soit pour assurer le bon fonctionnement des marchés (c'est l'État-gendarme) et pour rendre favorable aux affaires l'environnement économique. Il est sollicité également pour ses « fonctions régaliennes » comme en particulier la sûreté des personnes et des propriétés. Autrement dit, il est admis que l'État mène une politique structurelle. L'utilisation par l'État des instruments que sont le budget, la fiscalité et la monnaie ne peut servir à la

régulation conjoncturelle. Car celle-ci est assurée automatiquement par les marchés à partir du moment où ils montrent la flexibilité nécessaire. Les chocs éventuels sont résorbés spontanément par les ajustements des salaires et des prix. Mais, l'État peut effectuer par le budget et la fiscalité une certaine redistribution des richesses produites, et il peut agir par la monnaie sur le niveau général des prix. Par ailleurs, comme la loi de Say peut être considérée à sa façon comme l'énoncé de base pour l'économie de l'offre, on ne doit pas s'étonner de la proposition que font les Classiques en matière de finances publiques en faveur d'une faible pression fiscale. Pour ce qui concerne la monnaie, comme les Classiques accordent la plus haute importance à la stabilité de l'étalon monétaire, ils prescrivent un réglage rigoureux de l'émission monétaire. Les principes du « voile » et de la « neutralité » monétaires peuvent laisser croire que les Classiques négligent la monnaie alors que c'est tout le contraire : pour eux, la stabilité de la valeur de la monnaie est une condition sine qua non, qui, lorsque celle-ci est remplie, permet de faire abstraction de la monnaie.



Conclusion

La théorie néoclassique cherche l'explication des phénomènes économiques au niveau des comportements individuels guidés par le principe de rationalité.

L'intervention de l'Etat est inutile, puisque l'équilibre est spontanément optimal,

- illégitime, puisqu'elle vient contrarier les décisions individuelles,
- inefficace, puisqu'elle ne peut agir que sur les valeurs nominales sans pouvoir modifier les valeurs réelles qui sont pourtant les plus déterminantes,
- contre-productive, puisqu'elle entraîne l'éviction des dépenses privées par les dépenses publiques et qu'elle est facteur d'inflation